

1 - Qu'est-ce que le sujet?

Le parcours de la vie en principe est connu. Il va de la vie à la mort. Reste l'itinéraire, et éventuellement l'au-delà, mais ce dernier point ne relève pas normalement de l'économie.

L'itinéraire n'est pas le parcours du combattant, n'a pas vocation à l'être, ni non plus /être/ celui de l'errance, de la vacance, ou de la vacuité. Un vie bien remplie ou non se termine au cimetière, et donc ce qui est intéressant est ce qui se passe entre les pôles. Il n'est pas sûr que le chemin le plus direct ou le plus efficace, soit le plus agréable. Si l'efficacité prime, tout ce qui reste pour essayer de donner un peu de piment à la vie, c'est d'essayer le reculer l'échéance. Il vaudrait beaucoup mieux profiter de la vie, et ne pas y penser.

Qu'est-ce que profiter de la vie? Pour profiter de la vie, il faut en avoir une, c'est un prérequis. Cela veut dire qu'il faut qu'il s'y passe quelque chose, qu'il y ait de l'inattendu, et que cet inattendu soit de plus agréable. Est-ce que les ressorts usuels de l'économie formatée sont en mesure de produire de l'inattendu, et de surcroît agréable? Il semble au contraire qu'elle ne soit même plus capable de produire l'attendu, qu'on n'en attende plus rien, qu'il ne reste qu'à consommer le temps qui nous est imparti, ou d'en prendre son parti dans la distraction. Du parti au camp, est-ce que la distraction mène à la concentration, ou est-ce l'inverse? Quand on ne distingue plus le flux du reflux, c'est que la marée est pleine, ou basse. Comment discriminer? Est-ce que la tractation est en mesure de nous faire récupérer la traction, ou un mobile qui tienne la rampe?

La vie n'a pas un simple objet. L'objet de l'existence n'est pas de mourir. A la limite on pourrait dire que l'objet de l'existence serait de se reproduire, de pérenniser la race humaine, mais encore faut-il que cela est un sens. L'existence humaine n'a pas pour objet de produire ni de reproduire un objet, mais doit avoir un intérêt propre. Qu'est-ce qu'un intérêt propre?

La première chose qu'on peut en dire, c'est qu'il n'est pas connu d'avance, sinon il n'est pas propre à un itinéraire. /On peut considérer qu'il est seulement inconnu, mais prédéterminé. C'est une option, et il demeure quand même /dans ce cas/intérêt à le découvrir. Même si à posteriori, on peut prétendre ou trouver qu'il était prédéterminé, cela ne change pas la situation d'apriori, qui est d'être face à un inconnu.

La deuxième chose qu'on peut en dire, c'est que chacun a le sien, sinon il n'est pas propre non plus, et on peut donc ici douter qu'un système de distribution soit de nature à fournir un intérêt propre à l'existence. Ce qui fait l'intérêt propre est plutôt une histoire personnelle, et le fait qu'elle puisse être propre et unique, semble donc être lié au fait qu'elle soit à priori inconnue. Sinon, il suffirait de l'industrialiser pour en finir au plus tôt, de façon à maximiser le flux de circulation. On peut poser comme hypothèse que ce qui offre de la résistance à la théorie des flux, est le sentiment encore présent que l'existence doit avoir un intérêt propre, et qu'il faut donc aussi avoir par voie de conséquence, le temps de le goûter. La vie est donc essentiellement du temps, et un intérêt propre. L'intérêt propre est une saveur. La vie peut être amère, les plaisirs sont sucrés, et l'addition peut être salée. Le sel donne du goût à l'existence, mais si l'on en met trop, elle est immanquable. Le goût de l'existence n'est pas un élément quantitatif ni quantifiable, il relève de l'appréciation personnelle.

Le goût "relève" les ingrédients, qui sinon seraient plats. Il provient d'une appréciation personnelle, c'est-à-dire d'une augmentation de valeur apportée à l'histoire. Le goût de la vie est la rétribution d'une valeur ajoutée subjective apportée à l'histoire, du fait de son intervention personnelle. Qu'on la découvre(version classique)ou qu'on la crée(version moderne), il n'y a de goût de la vie que dans une histoire propre.

Pour avoir une existence propre, il faut avoir une orientation. Pour que la vie ait un sens, il faut qu'elle soit une avancée et qu'elle ait une direction. L'avancée seule est un segment, et est un segment de marché ou un parcours du combattant. Des électrons qui se disent libres et qui sont canalisés par les forces du marché quand ils n'ont pas d'orientation propre. Si la direction imprime le mouvement, l'orientation devient un état de fait. Dans le même sens, la colonisation de la vie sociale, culturelle ou politique par les règles du marché est un indicateur de manque de direction propre. La direction unique ne fait donc pas la direction propre. La direction commune est autre chose que la direction unique. L'alchimie qui fait de directions propres une direction commune ne relève pas le l'arithmétique.Quand la direction est unique, il n'y a plus de directions propres, mais un courant uniforme.

La nécessité d'avoir une histoire propre pour que l'existence ait un sens pose un véritable problème à la démocratie. On voit donc bien que pour avoir une direction commune(elle est aussi alors "unique" au sens où c'est une direction d'ensemble), la relation entre les direction propres et la direction commune est un peu plus complexes que celle qui sont issues des schématisations, des planifications, ou des programmations. Si la démocratie résultait d'une loi de finance, les comptables seraient rois. Ils seraient rois s'ils avaient la capacité de faire advenir le sujet, ce que la présente réalité semble infirmer. La réalité comptable ne devient réelle ou royale, que dans la mesure où il est acquis que la ligne de convergence de tous les sujets est de se couler dans la masse. La masse monétaire bien entendu. De nos jours, le sujet demande à être désincarcéré.

La guillotine est un moyen radical de changer la face des choses, mais peut-être pas un moyen suffisant pour changer l'ordre des choses. Quand la monnaie passe en tête au passage du col, le bébé à naître est déjà dans le bain. Il doit donc pour survivre, "s'en sortir"(sic). La réalité produite par la culture monétaire est donc

globalement hostile, c'est-à-dire que le berceau est plombé dès la naissance de l'innovation. Si dans ce qu'on appelle "progrès" chaque innovation nécessite un futur rattachage de la dette à long terme ainsi contractée, il y a un moment où la contraction n'est plus la naissance quand elle demeure naturelle, mais l'expulsion, quand elle est provoquée. La même cause ne produit pas les mêmes effets quand les intentions sont différentes. Voilà ce qui différencie le sujet de l'objet, et qui lui laisse sa place dans la réalité logistique. La logistique est un produit dérivé de la logique, qui était déjà elle-même un produit dérivé de la logie ou du discours. Si la dérivée première indique la pente, la dérivée seconde indique le rayon de courbure de la conformation. La conformation industrielle amène à l'emboutissage, celui-là même qui nécessite ultérieurement la désincarcération.

La démocratie à l'emporte-pièce ne produit donc que des dégâts.

Le point d'articulation entre le sujet et l'objet est dans l'intention. Mais un point d'articulation ne donne pas une direction. Il faut encore restreindre ou supprimer quelques degrés de liberté pour que cela devienne un axe sur lequel tabler. Littéralement, en anglo-américain l'axe est une hache, qui sert à trancher. Le sujet, entre son intention sur le réel et sa réalisation, doit encore trancher entre ce qui lui convient, et ce qui ne lui convient pas. Il doit supposer, ce qu'il convient de faire pour réaliser son intention. Il peut se tromper, il le fait souvent. Et la réalité des faits peut démentir l'intention. Le sujet bien intentionné, qui a expérimenté qu'il fait des erreurs et que ses intentions ne sont pas toujours bonnes, peut logiquement se soucier, dans une logique prospective d'efficacité et de bénéfice à long terme, de disposer d'une éventuelle aide à la décision qui pourrait l'éclairer. Gageons qu'elle relèverait plus de la lanterne que de la vessie, des lumières de l'esprit que de la liquidation ou de l'incontinence monétaire. Le monétarisme n'est pas une aide à la décision : il fait la décision, il s'y substitue.

La liquidation monétaire n'est pas un moyen de réaliser une intention, mais d'y pallier. On peut avoir toutes les craintes sur l'intentionnalité du sujet qui préfère pallier à la réalisation de ses intentions, que de les réaliser. Soit il le fait par "réflexe communautaire" parce qu'il est légèrement intoxiqué, et alors il est aliéné par cette communauté, soit ses intentions ne sont pas claires. On peut donc presque avancer comme hypothèse de progrès, que quand les intentions sont claires, elles sont connues. Voilà qui donne à méditer.

Dans le cas contraire, l'aide à la décision permet d'y voir clair. Pour voir clair, il faut commencer par regarder les choses en face. Le miroir de projection de la spéculation a peu de chances d'être une aide à la décision efficace. Par quoi peut-on le remplacer quand il s'est brisé, et que les alouettes se sont envolées? L'original vaut paraît-il mieux que la copie, quant à revenir aux sources. Alors l'espérance est peut-être un meilleur indicateur que l'espérance de profit.

"Esperar", en espagnol, signifie plutôt "attendre", en français. De même qu'"ensenaar" dans cette même langue signifie plutôt montrer, que "enseigner" chez nous. Les mêmes racines ne donnent pas forcément le même sens, ni le même langage. Le langage a donc une racine, et ce qu'on attend d'une racine, c'est de permettre de repousser. C'est peut-être cela l'espérance : ce qui permet de repousser quand les attentes ont été rasées. Il n'y a plus rien à attendre du libéralisme désamorcé, ou dégoupillé, sinon qu'il explose. Donc il faut espérer autre chose. L'espoir se fonde toujours sur autre chose. On y fait appel, lui bat le rappel quand les attentes sont déçues. L'espérance n'est donc pas le produit d'une recette, mais plutôt celle d'une recette à inventer. L'espérance est la recette de la recette, ou ce qu'il y avait avant la racine : un terreau fertile. Pour inventer la recette, il faut trouver une nouvelle façon d'allier les ingrédients. La façon est la manière de faire.

Comment se conduire de bonne façon? La façon est peut-être le moyen d'allier le sujet et l'objet, la "main" personnelle que l'on apporte, et qu'il faut déjà commencer par plonger dans la pâte. L'espérance est donc une affaire de boulanger, et qui consiste donc à commencer par traiter les problèmes qui se présentent. A savoir de se lever le matin avant les autres, pour que ceux-ci aient du pain frais au lever. Le moyen de l'espérance est donc de donner de son temps, ou de prendre sur son temps pour les autres. Le boulanger n'a pas de pain frais le matin au réveil, forcément. Il doit se contenter du pain de la veille. L'idée selon laquelle pour progresser il faudrait être en avance sur son temps est donc un dogme. Elle conduit irrémédiablement au pain rassis pour tous. Pour que le sujet existe, il faut qu'il puisse donner de son temps.

2 - Organiser la loyauté.

a) On ne donne pas son temps à n'importe qui/ou à n'importe quoi/. Le travail du boulanger mérite une rétribution. Ce n'est pas un salaire. La rétribution ne concerne pas le temps qu'il a passé à travailler, mais le temps personnel qu'il a sacrifié à la cause. Elle est le pendant de sa contribution, elle est un signe de reconnaissance. Dans les échanges commerciaux ou économiques, le revenu peut donc avoir sous une forme monétaire commune, des significations toutes différentes. La taxe, l'octroi, l'honoraire, l'impôt, le salaire, le traitement, la rétribution, le bakchish, le racket, l'émolument, la gratification, la prébende, la sinécure, s'uniformisent dans la transparence du liquide mais le retour en terme de "société" ou de démocratie n'est pas le même. Qu'est-ce qui donc fait société, ou qui peut faire société, et qu'est-ce qui ne le fait pas, c'est-à-dire qui vit au mieux en symbiose, ou sinon en

parasite sur la branche? Il y a lieu de distinguer. Ce qui sépare le sujet du paysage, c'est le trait. La tractation dans tous les cas de figure est un résidu. La caractéristique du trait est qu'il est tranché, qu'il est tracé d'une main nette, et qui sépare bien ce qui fait partie du sujet, et ce qui fait partie du paysage.

Le paysage appartient à tous. Tous le constituent, ou y contribuent. Il n'y pas de possibilité de ne pas participer au paysage, sauf à vivre sous terre dans les paradis virtuels ou reconstitués. L'apparition de la /reconstitution est l'indice historique qu'on ne peut pas se passer de constitution, ou que la recomposition ne suffit pas à recadrer un paysage. La différence qu'il y a entre vouloir participer à un paysage, ou simplement vouloir planter sa marque ou délimiter son champ d'action, c'est que dans le premier cas il faut tenir compte de ce qu'il y a déjà dans le paysage, ou de ce qu'il va devenir par son action. Le paysage est une harmonie qu'il ne faut pas perturber, mais poursuivre, ou améliorer. Améliorer, c'est rendre meilleur ce qui appartient à tous, ou ce qui appartient donc /déjà/en partie aux autres, et non pas être le meilleur pour pouvoir revendiquer le droit de propriété. Quand on se soucie du sujet, l'objet n'est plus le même, et entre l'amélioration et la croissance, il y a introduction d'une dimension qualitative. L'introduction de la dimension qualitative se fait par l'introduction de la dimension commune dans son objet propre, et c'est d'ailleurs probablement ainsi qu'il devient "propre" : il n'y aura donc plus de déchets à déverser dans le pot commun, selon le principe de la privatisation des avantages et de la mutualisation des inconvénients. Il s'agit d'intégrer préalablement les inconvénients dans la filière pour qu'il n'y ait plus rien à recycler, que le produit soit net. Le produit brut n'est pas le produit net, il demande à être poli. L'âge de la pierre polie est-il l'âge de la construction du social, ou de l'institution? Il amène en tous cas la police, et la *polis*, la ville, où il faut savoir être urbain pour cohabiter.

La première des politesse consiste à ne pas marcher sur les pieds de son voisin, ou sur ses plates-bandes. Quand ceci devient une institution, au nom d'une prétendue loi économique, il est peu probable que l'atmosphère ne se réchauffe pas. Quand une loi devient mauvaise, il ne faut non pas la combattre, parce que l'on combat aussi l'institution qui porte la loi, mais il faut s'en affranchir. S'en affranchir ne veut pas dire simplement ne pas la respecter. La liberté est plus lourde à porter que l'encadrement, ou que la rente à vie. Le droit à l'allocation n'est donc pas à long terme un porteur de démocratie, mais un pourvoyeur de dépendance. Tout ce qui brille n'est pas de l'or, ou selon un proverbe africain : "la main qui donne est plus haute que la main qui reçoit". Cela imprime un sens de circulation. Le "droit à l'allocation" est une suite logique au système de "l'allocation de ressources" comme modèle de pensée économique, mais avec une pincée de réclamation en plus./ L'affranchissement a un timbre, c'est-à-dire un sceau : il résulte d'une nouvelle alliance(, et pas d'un simple arrachage des racines.)

La suite est à prendre en compte. Une suite est logique parce qu'on peut la comprendre, pas parce qu'elle est automatique. Si une suite est automatique, nous sommes alors face à un phénomène mécanique, pas un phénomène humain. La mécanique est issue de l'industrie, pas de l'existence. La distribution automatique de nourriture dans les élevages de poulets, ou la distribution automatique d'allocation dans les écoles ne relèvent de la même logique que si l'on fait l'impasse sur le fournisseur. Quand le monde s'endette perpétuellement pour "relancer la consommation", le fournisseur de l'allocation c'est en fait, partiellement au moins, les générations futures. Il y a des générations qui ne se défendent pas de la concurrence qui leur est faite, ce sont celles qui ne sont pas encore nées. On peut raisonner ici aussi bien en terme d'endettement financier, que de ressources naturelles, que de pollution atmosphérique. Un "produit financier", à l'échelle de son propriétaire, est un accroissement du patrimoine, mais à l'échelle de la planète est un endettement. L'accumulation des produits financiers et autres bulles spéculatives de tous ordres n'est pas un accroissement de richesse, mais une dette tirée sur les générations futures par un artifice comptable.

La comptabilité, fut-elle analytique, n'a pas les moyens de prendre en compte dans ses cases à implémenter, ou dans ses cases à localiser le chiffre d'affaire, les effets de suite probables des effets naturels de la dérive. Sauf à se retrouver dans l'état policier, il est donc nécessaire d'intégrer une qualité d'affectation qui transforme l'allocation en quelque chose d'un peu plus urbain. Cela ne peut venir que d'une discipline personnelle, d'une loyauté. C'est ici que le don personnel rejoint la dimension commune ou sociale. La loyauté est donc un lieu intermédiaire ou transite le sujet, qui peut s'exprimer ainsi en sujet public. Comme le don, la loyauté s'exprime forcément par un renoncement, ce qui met en difficulté la dictature du profit du retour d'investissement comme étant de nature à nous garantir la démocratie, dans la mesure où il reste encore admis que le droit et la justice en sont ses pierres d'angle. Mais le toit n'est pas l'élément le plus important de la construction. Si le toit s'effondre, on peut toujours en construire un autre. On est juste soumis pendant quelques temps aux intempéries en attendant qu'il soit terminé. Il vaut mieux d'ailleurs se débarrasser du toit pourri avant que les murs ne se lézardent, ou avant que la tempête vienne. La loyauté n'est pas un produit de luxe, ou périphérique, ou qui soit devenu désuet, n'ayant plus cours dans les officines du clientélisme. La loyauté est un produit de base, c'est une fonction primitive de la loi, celle qui lui donne sa force. C'est donc ce qui convient pour éviter l'effet de courbure des produits dérivés.

b) Comment produire la loyauté et dans quel type d'organisation la faire exister? Son modèle de "production" n'est peut-être précisément pas la "pro-duction", ou la promotion, ou encore moins la revendication. Le point crucial et révolutionnaire, et qui infirme la théorie des avantages acquis aussi bien que celle du progrès

par le profit, est qu'elle s'exprime toujours par un renoncement à un avantage acquis ou qu'il n'y avait juste qu'à saisir, au profit d'une valeur plus haute, d'un intérêt à plus long terme et commun. Ce qu'on peut dire de façon plus directe et immédiate, est que la loyauté ne relève pas de l'intérêt. C'est précisément le renoncement à un intérêt qui permet de l'exprimer, et d'une façon d'autant plus forte que l'avantage auquel on renonce est grand. Ce n'est pas non plus un sacrifice à proprement parler, qui serait une perte sèche, mais plutôt une forme d'investissement. Ce n'est pas gratuit car ceci est fait dans un but lointain, qui vise à ce que ceci soit bénéfique à l'ensemble. L'espoir est que ce geste puisse être non pas reproduit, mais réitéré. Sinon on imagine mal où peut aller se localiser ce potentiel investi. L'investissement par la loyauté n'a pas de lieu, n'a pas de territoire précis, ni de compte imputable dans des cases. Il est censé donner l'occasion à d'autres d'apporter également leur contribution, de façon à ce que certaines choses soient possibles qui ne le seraient pas sinon. D'une part la loyauté est un investissement dans le temps, et d'autre part elle vise bien à provoquer des faits réels qui ne sont simplement pas connus au moment de l'investissement. Ce n'est pas un investissement sans retour, mais simplement il est à peu près acquis que le "retour" ne se fait pas dans la même case que la case départ. La magie de l'ensemble est que la case départ n'est pas alors /créditrice puisqu'il n'y a pas de débit attendu/. C'est un cadeau, cela crée une valeur nette, instantanément. Le passage par la loyauté et la valeur commune est un système de transformation, qui par l'inconvénient de l'incertitude ou de l'aléa qu'il y a à récupérer sa contribution initiale, donne la possibilité à ce que ce gain soit multiplié d'une valeur d'échange et d'appartenance. On peut appeler cela "valeur d'ensemble", et ce nouveau type d'investissement, plutôt une investigation, dans le sens où il enracine un potentiel futur d'action contributive.

La seule façon d'ailleurs qu'il y ait un véritable "gain" dans un échange, est que celui-ci soit immatériel et s'exprime en augmentation qualitative de la relation sociale. Dans les autres cas, du pseudo-profit ou bénéfice, il est en fait puisé ailleurs, dans les ressources communes, ou les générations futures dans le cas de la spéculation à terme. La seule réelle énergie renouvelable que reçoit la terre est le rayonnement solaire, et le capteur solaire existe depuis la nuit des temps, c'est tout simplement la feuille des arbres(et la surface des océans). Parce que en plus de recevoir l'énergie (les feuilles)elles procèdent aussi à un échange chimique, cela opère une transformation et permet à l'arbre de pousser. La culture et l'agriculture ne sont peut-être pas sans fondement commun sur le plan symbolique.

3 - La tradition architecturale

Si le droit a une fonction primitive, qui est la loyauté, est-ce que le commerce en a une aussi? Le commerce traditionnel est le troc. Il s'effectue sans monnaie. C'est un agrément, et on ne peut pas dire qu'il est fait d'égal à égal puisque les marchandises qui s'échangent sont différentes. Elles sont incomparables au sens de critères rationnels ou quantitatifs. Elles sont sans doute incomparables aussi au sens de quantité de travail, et ce n'est pas en tout cas sur ce mode que se fait l'échange. C'est un accord de gré à gré. La monnaie utilisée est donc le gré, et le procédé, l'accord. Un gré en vaut un autre. Ils ont la même valeur, et pourtant ils ne sont pas égaux. Est-ce que l'agrément, l'agrégation et l'agrégat sont des produits dérivés du gré qui ont fini par oublier en route de quoi ils sont issus?

Ce qui manque dans la dictature du profit, c'est le gré. Dans le contrat même il n'y a plus de gré, il ne reste plus que l'accord : pour signer. On ne signe pas "de plein gré", puisque s'il y a vraiment gré, il n'y a plus besoin de signer. Ce qui caractérise la confiance, est qu'elle se passe de contrat. Et à contrario, la nécessité du contrat indique donc l'absence de confiance réelle. Si, nous dit-on, le crédit n'est possible qu'avec la confiance(il y a aussi d'autres moyens de pression)comment se véhicule donc la confiance, si ce n'est pas par la contractualisation?

Ce qui remplace la confiance dans le crédit, c'est l'hypothèque, puis la garantie. Puis enfin l'assurance et la réassurance. Le besoin permanent d'assurance indique donc qu'on n'est pas rassuré sur l'issue des événements. L'espérance de profit mène plutôt au désespoir profond, ce qui est assez logique. Et la réponse à la logique n'est pas la logistique. Il faut une fonction primitive pour réamorcer la pompe, sinon elle dérive à l'artifice.

L'agrément est en tous cas une fonction primitive du contrat : on ne le signe pas par obligation. Le contrat est une obligation : à la fois on y est obligé, de le signer, et on est obligé par ses termes. Il établi une contre-partie, ou un contre-parti. C'est une régulation par l'opposition, et on imagine mal en quoi cela est constitutif d'un monde commun. L'opposition perpétuelle est peu chargée en avenir possible. La compétition peut avoir un sens s'il s'agit effectivement de con-pétitionner pour un but commun. Quand il ne s'agit plus que d'écraser l'adversaire, le résultat global est l'adversité, celle-là même qui nécessite un peu de solidarité pour ne pas avoir la tête sous l'eau. Est-ce que l'adversité instituée, voire adulée, est un progrès sur le plan de la démocratie?

En quoi un résultat est-il agréable? Ce n'est certes pas une qualité comptable ni quantitative. Si l'augmentation incessante du produit national brut de la planète¹ produit l'adversité, cela n'est pas un résultat agréable : on en attendait autre chose. Si on attend autre chose, comme résultat, de ce qu'on met en amont dans l'économie, c'est qu'on en espère une transformation. Si l'on veut produire une espérance, il faut que le résultat soit autre chose que ce que l'on y a mis. Les ressorts simplistes de la comptabilité se sont pas en mesure de nous fournir une réponse crédible à ce problème. La seule possibilité pour que l'économie produise de l'espérance(et à ce moment là, elle perd sans doute sa simple qualité "d'économie")est que les relations induites au cours de l'échange produisent une transformation. La théorie du "surplus" ou du "profit" est donc un peu simpliste. Le "surplus" primitif de l'économie est donc un changement de forme. Et les lois de la mécanique indiquent que pour provoquer un changement de forme, il faut sans doute au départ les y mettre. Ceci semble être un minimum.

L'ensemble des formes que l'on met dans les échanges, dans une civilisation donnée, constituent ce qu'on appelle la tradition. Par un heureux hasard, le mot "tradition", dont la racine "trade" vient du commerce et du métier, peut-être envisagé à la fois comme un ensemble de coutumes ou comme une primitive du commerce. Le mot tradition a donc une double face, un double sens, comme la monnaie, et comme donc probablement tous les mots. Dont on peut mettre en avant soit le titre ou soit la devise, selon qu'on veut orienter le sens de l'histoire ou récupérer sa mise. Dans un cas on en obtient comme suite le sens de l'orientation, et dans l'autre cas le sens de la récupération. Les effets secondaires sont donc ce qui importe dans le caractère agréable ou non qui peuvent être attribués au résultat. Agir en connaissance de cause, dans le cas où l'on met en avant le titre sur la devise qu'il est censé porter s'appelle la spéculation. Le mot spéculation comme tous les mots a un double sens, et son sens premier vient de miroir(spéculum). La spéculation véhicule donc en premier lieu sa propre image. Sa portée est limitée : elle s'arrête aux albums photo.

Ce qu'il faut prendre en compte pour augurer d'un caractère agréable d'un résultat, est donc sa portée possible. La compétition sans mobile crée l'adversité, par exemple. La science de la portée n'est pas une science, mais un art de la transmission. Pour qu'il y ait une portée possible, il faut que la suite soit favorable. C'est-à-dire qu'elle favorise un certain type de comportement. Elle n'est pas du même ressort que l'incitation, puis la stimulation, ou la sensibilisation, voire que la préconisation ou l'injonction. La faveur se recueille, c'est donc une suite à ce qui a été préalablement cueilli, c'est-à-dire des fleurs ou des fruits. Pour recueillir une faveur, il faut déjà avoir préalablement offert le meilleur de soi-même. Le fruit est un premier résultat, et la fleur normalement le meilleur de soi-même. Il y a donc une dimension d'esthétique dans la faveur, et d'élection.

Le deuxième élément est un élément de temps : la portée est ce qui apparait après un certain temps, une fois que les effets se sont fait ressentir. Le ressentiment n'est donc pas forcément négatif, mais il faut prendre le temps de les retraduire. Les "retraduire" signifie encore littéralement : les remettre en état d'en faire du commerce. La spéculation court-circuite tout simplement les effets du commerce et empêche de les retraduire en effets agréables. Et l'adversité ainsi s'accumule.

Ce qui donne de la portée aux institutions, c'est l'architecture. Elle intègre le temps et la durée dans la dimension esthétique, et favorise ce qui est agréable. Il ne suffit pas de produire, il faut aussi donner de la portée au geste. Il n'y a pas que le critère de consommation à prendre en ligne de compte, mais aussi celui de l'appréciation. Celui qui apprécie est un connaisseur.

(Conclusion)

Pour spécifier le souci ou la faveur que l'on veut donner à son geste d'échange, en direction de suites agréables, et donner ainsi un critère d'appréciation ou de distinction éventuelle en regard d'un simple critère de productivité, l'expression "tradition architecturale" peut convenir. Le terme "tradition" indique que l'on veut bien renouveler ou entretenir un capital d'échange, en même temps qu'on en pratique ou qu'on en exploite une opportunité. Le terme "architectural" indique la manière selon laquelle on souhaite procéder, en donnant une portée, ainsi que le moyen : par une certaine esthétique, ou une certaine gratuité dans la forme. La "tradition architecturale" apparait ainsi comme un moyen(d'un autre ordre donc)de concilier un mobile, une manière, et un moyen, et de produire ainsi une génération, qui en l'occurrence n'est pas spontanée, tout en relevant d'un certain aléa, mais volontaire dans sa détermination. La détermination est un objectif en soi : c'est-à-dire, relève d'une recherche d'une capacité à influencer sur le cours des événements. La bonne surprise est peut-être que lorsque l'on cherche réellement à influencer sur le cours des événements, et non simplement en recueillir les effets, il se produit des suites favorables. Cela ne s'appelle pas de l'optimisme, mais de l'espoir. Pour y croire, il faut forcément de temps en temps qu'il soit comblé. L'espoir est donc potentiellement vide. C'est ce qui permet d'avancer.

Le capitalisme est un produit de substitution. Il mène visiblement à la capitulation. S'il est naturel de vouloir compenser les espoirs déçus, il est dangereux globalement et à long terme d'en faire une ligne de conduite. La spéculation à terme mène au désastre, c'est une évidence. Ou pire : un constat. Littéralement, le

¹ *Note explicative* : C'est bien un produit national, mais il est effectivement d'une autre "nation", ou d'une autre naissance que de celle des territoires. Il est là plutôt le sous-produit des territoires, la cheptelisation, ou la rentabilité mesurée sur les frontières d'un périmètre de clientélisme.

désastre est l'inverse de l'espoir. Quand il n'y a plus rien à espérer, il ne reste qu'à construire. La construction est la base de l'instruction, c'est sa fondation.